

Anthropologie et Sociétés



Marc AUGÉ et Jean-Paul COLLEYN, *L'anthropologie*. Paris, Presses Universitaires de France, Collection *Que sais-je?*, 2004, 127 p., bibliogr.

André Campeau

Volume 29, numéro 2, 2005

Le mythe aujourd'hui

Myths Today

El Mito Hoy En Día

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/011918ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/011918ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Campeau, A. (2005). Compte rendu de [Marc AUGÉ et Jean-Paul COLLEYN, *L'anthropologie*. Paris, Presses Universitaires de France, Collection *Que sais-je?*, 2004, 127 p., bibliogr.] *Anthropologie et Sociétés*, 29(2), 216–217.
<https://doi.org/10.7202/011918ar>

Marc AUGÉ et Jean-Paul COLLEYN, *L'anthropologie*. Paris, Presses Universitaires de France, Collection *Que sais-je?*, 2004, 127 p., bibliogr.

Cette recension de la discipline porte sur les objets de recherche et sur les outils pouvant faciliter la compréhension. Pas question de circonscrire un patrimoine, de faire un survol de différentes cultures ou même de vulgariser la discipline pour des lecteurs non avertis. Les auteurs proposent « un ouvrage encyclopédique miniature » (p. 8) et illustrent que « l'anthropologie résulte d'un développement scientifique complexe » (p. 113). Ce faisant, ils s'inscrivent dans la continuité des ouvrages de Copans (1996), Laplantine (1987, ré-édition en 2001), Monaghan et Just (2000).

D'entrée de jeu (au premier chapitre), Augé et Colleyn associent l'effort disciplinaire à l'interactionnisme : « L'anthropologue étudie les rapports intersubjectifs entre nos contemporains » (p. 14). Les auteurs suggèrent d'analyser la relation à l'autre dans le but de révéler à travers elle le rapport de forces entre unités politiques distinctes et le contexte qui contribue à reproduire ce rapport. Une telle perspective n'écarte pas la possibilité de s'intéresser à la construction d'identités et de discours identitaires de même qu'aux stratégies politiques qui les mettent en place dans le monde contemporain.

Le deuxième chapitre occupe une place importante, près de la moitié du livre (56 pages). Il y est question des anciens et des nouveaux objets de l'anthropologie : parenté, économie, écologie, politique, religion, performance, image. Ces efforts de synthèse ne sont pas dénués d'intérêt et contribuent à faire ressortir les continuités et discontinuités historiques. Ainsi, dans la section portant sur l'anthropologie du politique, les auteurs illustrent que des générations d'anthropologues ont contribué à construire l'objet « politique », d'abord en étudiant la variabilité des formes d'organisation politique dans les sociétés non occidentales, ensuite en s'intéressant à l'édification et à l'exercice de l'autorité légitime et enfin en analysant la production de nouveaux sujets par le moyen de bio-politiques.

Les chapitres trois et quatre peuvent être lus ensemble. Il y est question du terrain (la relation ethnographique) et de la lecture (la relation aux auteurs). L'effort disciplinaire consiste à maintenir la tension entre ces deux ordres de discours. L'anthropologue est présenté comme un étudiant, marchant sur un fil tendu entre ce que les gens disent et ce que les auteurs écrivent (ne pas étouffer l'un et stimuler sa curiosité à l'aide de l'autre). La plupart des problèmes de *transfert* et de *traduction* auquel l'anthropologue fait face se logent sur ce mince fil où il doit apprendre à respecter les impressions hétérogènes et ne pas sur-interpréter les différences.

L'écriture et l'analyse sont les thèmes abordés dans les deux chapitres suivants. Les quelques pages consacrées à l'écriture m'ont semblé riches du fil conducteur qui traverse ce livre : l'anthropologue examine des rapports de pouvoir et de savoir dans lesquels il est lui-même inscrit, il produit pour le sujet une interprétation qui tient compte tant de sa relation à l'autre que de son contexte. Le chapitre sur l'analyse rappelle certaines difficultés propres à l'interactionnisme, notamment de savoir si l'institution est une « structure prescriptive préalable » (p. 104) qui assujettit ou si elle est produite par le jeu des pratiques dans les relations intersubjectives.

En conclusion, les auteurs s'interrogent sur « les lignes de force de la profession » (p. 116). En dépit de la difficulté à les dégager, Augé et Colleyn proposent qu'elles pourraient être : 1) les acquis de terrain qu'on traduit dans une monographie, 2) une problématisation qui « retourne le miroir de l'anthropologie sur elle-même » (p. 118) avec ce que cela suppose de questionnements relatifs à l'identité et l'altérité, 3) une attention au sujet pris dans la tourmente mondialisée.

Le but d'un tel ouvrage n'est pas de re-problématiser la discipline ou de la renouveler. Si on s'entend sur le fait qu'il s'agit d'une discipline particulièrement difficile à circonscrire et que l'ouvrage ne s'adresse pas aux étudiants du collégial, il vaut le détour. En effet, il est utile de refaire périodiquement l'unité autour de quelques objets et de se représenter le présent disciplinaire pour ne pas perdre de vue ce qui nous situe comme enseignant et comme chercheur. Évidemment, la lecture que je propose n'est pas la seule possible.

Références

COPANS J., 1996, *Introduction à l'ethnologie et à l'anthropologie*. Paris, Nathan

LAPLANTINE F., 2001, *L'anthropologie*. Paris, Payot.

MONAGHAN J. et P. JUST, 2000, *Social & Cultural Anthropology*. Oxford, Oxford University Press.

André Campeau (andre.campeau@ssss.gouv.qc.ca)
Centre de Santé et de Services Sociaux – Québec-Sud
Direction de la recherche et de l'enseignement
383, chemin Sainte-Foy
Québec (Québec) G1R 1S9
Canada

Maurice LAGUEUX, *Actualité de la philosophie de l'histoire*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2001, 229 p., bibliogr.

Dans cet ouvrage, Maurice Lagueux fait une incursion critique dans ce mode de pensée, pourtant proclamé caduc par des générations de philosophes de l'histoire, qu'est la philosophie spéculative de l'histoire. L'idée que le développement des sociétés humaines ait un sens, et éventuellement une fin, a été véhiculée, comme nous l'indique l'auteur, par un bon nombre de penseurs occidentaux allant de Joachim de Flore au XII^e siècle à Francis Fukuyama à la fin du vingtième. Malgré la disgrâce où est maintenant tombée dans les milieux scientifiques cette manière d'aborder l'histoire, l'auteur observe que « loin de n'être qu'une tentation à laquelle auraient succombé des philosophes d'un âge révolu, le souci souvent inavoué de comprendre quelque chose au mouvement de l'histoire continue, quoi qu'on en dise, d'occuper une place importante dans les préoccupations de nos contemporains » (p. vii-viii).

Cette remarque devrait avoir une résonance particulière pour les anthropologues, car même si le mythe fondateur de l'anthropologie moderne insiste souvent sur les critiques formulées par Boas ou Malinowski face à l'évolutionnisme ayant dominé la seconde moitié du